

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Mardi 23 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Val-Richer, Mardi 23 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Amis et relations](#), [Circulation épistolaire](#), [Diplomatie \(France-Angleterre\)](#), [Femme \(de lettres\)](#), [Politique \(Autriche\)](#), [Politique \(Hongrie\)](#), [Politique \(Italie\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1849-10-23

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Mardi 23 octobre 1849

7 heures

Madame Austin m'est arrivée hier. Voici ce que m'écrit Reeve : « Je suis revenu à

Londres au moment de la discussion turque. Au fond, de part et d'autre, je sens que nous avons pris cette affaire un peu trop vivement et Lord Palmerston en a profité pour jeter une pierre dans le jardin de ses adversaires. Mais il en résulte que l'Angleterre a montré que les endormeurs du Peace congress, ne l'avaient pas tout à fait assoupie, que l'Empereur de Russie s'attachera davantage à son état de repos armé ; et que l'on a acquis ici des notions plus justes sur la valeur vraie de la soi-disant alliance de la République française, qui consiste essentiellement à ne rien faire. A tout prendre, je ne regrette pas cette petite campagne, malgré le petit ridicule qui s'attache à tout excès de vigueur hors de propos. Du reste la mission arrogante du Prince Radziwill et l'exécution militaire de Louis Balthiany, sans la procédure judiciaire qui devait faire ressortir sa culpabilité sont, je crois, les deux fautes capitales des Empereurs alliés. On dit qu'il a été saisi une correspondance de Bathory, étant ministre avec le Roi Chartes Albert. Si cela est vrai, il aurait suffi de constater le fait devant la justice. du pays pour le conduire au supplice d'une manière légitime. »

Vous voyez qu'on sait à quoi s'en tenir à Londres sur le concours qu'on peut attendre de la République française, et qu'on ne croit pas à de bien grands coups après tant de bruit. Vous dites bien : le problème à résoudre pour l'Empereur c'est de concilier la grande attitude avec la raison. Il en viendra à bout, sa boutade n'a pas été heureuse ; elle a retourné contre lui l'Europe qui allait à lui, et elle ne lui vaudra pas en Turquie ce qu'elle lui a fait perdre en Angleterre et en France. Il n'en avait pas besoin pour faire, à l'occasion des affaires de Hongrie, un grand pas vers Constantinople. Le pas était fait ; et s'il tenait à le constater, il y avait dix manières d'atteindre ce but là, à meilleur marché. L'Empereur s'est laissé aller à une première idée, et à un premier accès de vainqueur. Il lui en coûtera quelque chose de le reconnaître et de rentrer dans une autre voie. Mais il le fera. Il a un sentiment trop juste de sa mission et de son intérêt de souverain, je veux dire de grand souverain, pour le lancer et pour lancer l'Europe dans le chaos de la guerre et de la révolution parce qu'on ne lui livrera pas Bem et Dembinski. Je suis très curieux, mais plus curieux qu'inquiet du résultat de la mission de Fuad. Effendi. Reeve me dit peu de chose de l'état des esprits en Angleterre sur nos affaires intérieures. Ceci seulement qui est sensé et qui me plaît assez. " Nos yeux se tournent de nouveau avec sollicitude vers la France. Si M. Thiers se décide enfin à prendre un rôle plus actif, je ne vois devant lui qu'une des catastrophes qui lui sont familières. Il ne manquerait plus que cette direction suprême pour couronner les malheurs du pays. Je suis de plus en plus heureux que vous soyez complètement étranger à ce qui se passe dans cette assemblée. C'est là, je crois le sentiment de tous vos amis de ce côté de la manche, et de plusieurs de ceux qui m'écrivent de l'autre. Dans une position aussi radicalement fausse que celle de la République, il est impossible de faire autre chose du pouvoir qu'une déplorable fiction. " Je suis content de l'issue du débat sur Rome. Le défilé est passé. Le gouvernement, Président et cabinet s'en tire sans y grandir, et la bonne cause est la seule qui ait été bien défendue. Ce sont là, pour le moment, les seuls résultats auxquels en toute occasion, il faille prétendre. Je doute que j'ai aussi pleinement satisfaction dans les deux questions encore sur le tapis, l'affaire turque et le rappel des deux branches bannies. On passera aussi ces deux défiles ; mais personne, je le crains ne dira ce qu'il y aurait à dire sur l'une et l'autre affaire, comme Montalembert, et même La Rozière, l'ont dit dans celle de Rome.

Onze heures et demie

Adieu, Adieu. Je n'ai que le temps de fermer ma lettre La vôtre est intéressante. J'en reçois une de Piscatory qui l'est aussi. Adieu, adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Mardi 23 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1849-10-23

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3196>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 23 octobre 1849

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 19/11/2024

Ves Riches - Mardi, 23 Octobre 1849

7 heures.

Madame Austin m'est arrivée hier.

Voici ce que m'écrit Reeve:

« Je suis revenu à Londres, au moment de la discussion Turque. Au fond, de part et d'autre, je suis sûr que nous avons pris cette affaire un peu trop vivement, et Lord Palmerston en a profité pour jeter une pierre dans le jardin de ses adversaires. Mais il en résulte que l'Angleterre a montré que les endormeurs du Peace Congress ne l'avaient pas tout à fait assoupie; que l'Empereur de Russie s'attachera d'avantage à son état de repos armé; et que l'on a acquis ici des notions plus justes sur la valeur vraie de la soi-disant alliance de la République française, qui consiste essentiellement à ne rien faire. À tout prendre, je ne regrette pas cette petite campagne, malgré le petit ridicule qui s'attache à tout excès de vigueur hors de propos. Du reste la mission arrogante du Prince Radzivil et l'exécution militaire de Louis Batthiany, sans la procédure judiciaire qui devait faire ressortir sa culpabilité, sont, je crois, les deux fautes capitales des Empereurs alliés. On dit qu'il a été saisi une correspondance de Batthiany, etant

ministre, avec le roi Charles Albert. Si cela est vrai, il aurait suffi de constater le fait devant la justice du pays pour le conduire au supplice d'une manière légitime »

Vous voyez qu'on sait à quoi s'en tenir à l'endroit des concours qu'on peut attendre de la République française, et qu'on ne croit pas à de bien grands loup après tant de bruit. Vous dites bien : le problème à résoudre pour l'Europe, c'est de connaître la grande attitude avec la raison. Il en viendra à bout. Sa boutade n'a pas été heureuse, elle a retourné contre lui l'Europe qui alloit à lui, et elle ne lui vaudra pas en Turquie ce qu'elle lui a fait perdre en Angleterre et en France. Il n'en avait pas besoin pour faire, à l'occasion des affaires de Hongrie, un grand pas vers Constantinople. Le pas était fait, et s'il tenait à le constater, il y avait dix manières d'atteindre ce but : à meilleur marché. L'Empereur s'en laisse aller à une première idée et à un premier accès de vainqueur. Il lui en coûtera quelque chose de le reconnaître et de rentrer dans une autre voie. Mais il le fera. Il a un sentiment trop juste de sa mission et de son intérêt de souverain, je n'en ai dire de grand. Souverain,

pour la lance et pour la lance l'Europe dans le chaos de la guerre et de la révolution parvenant ne lui livra pas Rom et Bombinchi. Je suis très curieux, mais plus curieux qu'importe du résultat de la mission de Frad. Effendi.

Revue me dit peu de chose de l'état de l'esprit en Angleterre sur nos affaires intérieures. Ceci seulement qui me semble et qui me plaît avoir :

« Nos yeux se tournent de nouveau avec sollicitude vers la France. Si M. Thiers se décide enfin à prendre un rôle plus actif, je ne vois d'autre lui qu'une des catastrophes qui lui sont familières. Il ne manquerait plus que cette dissection suprême pour consumer les malheurs du pays. Je suis de plus en plus heureux que vous soyez complètement étrangers à ce qui se passe dans cette assemblée. C'est là, je crois, le sentiment de tous vos amis de ce côté de la Manche, et de plusieurs de ceux qui méconnaissent de l'autre. Dans une position aussi radicalement fautive que celle de la République, il est impossible de faire autre chose du pouvoir qu'une déplorable fiction »

Je suis content de l'issue du débat sur Rome. Le défilé est passé. Le gouvernement, Brochant et cabinet, s'en tire sans y grandir, et la bonne cause est la seule qui ait été bien défendue. Ce sont là, pour le moment, les seuls résultats auxquels

en toute occasion, il faille prétendre. Je doute que
j'aie aussi pleinement satisfaction dans les deux
questions encore sur le tapis, l'affaire Turque et la
rappel des deux branches bannies. On passera aussi
les deux défilés; mais personne, je le crains, ne
dira ce qu'il y aurait à dire sur l'une et l'autre
affaire, comme Montalembert, et même la Rozière,
l'ont dit dans celle de Rome.

ou à deux et demi.

Adieu, Adieu. Je n'ai que le temps de fermer ma lettre.
La vôtre est intéressante. J'en reçois une de Piscatory
qui l'est aussi. Adieu, Adieu.